Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Daniil Harms, entre raison et zaoum

26.08.2026.

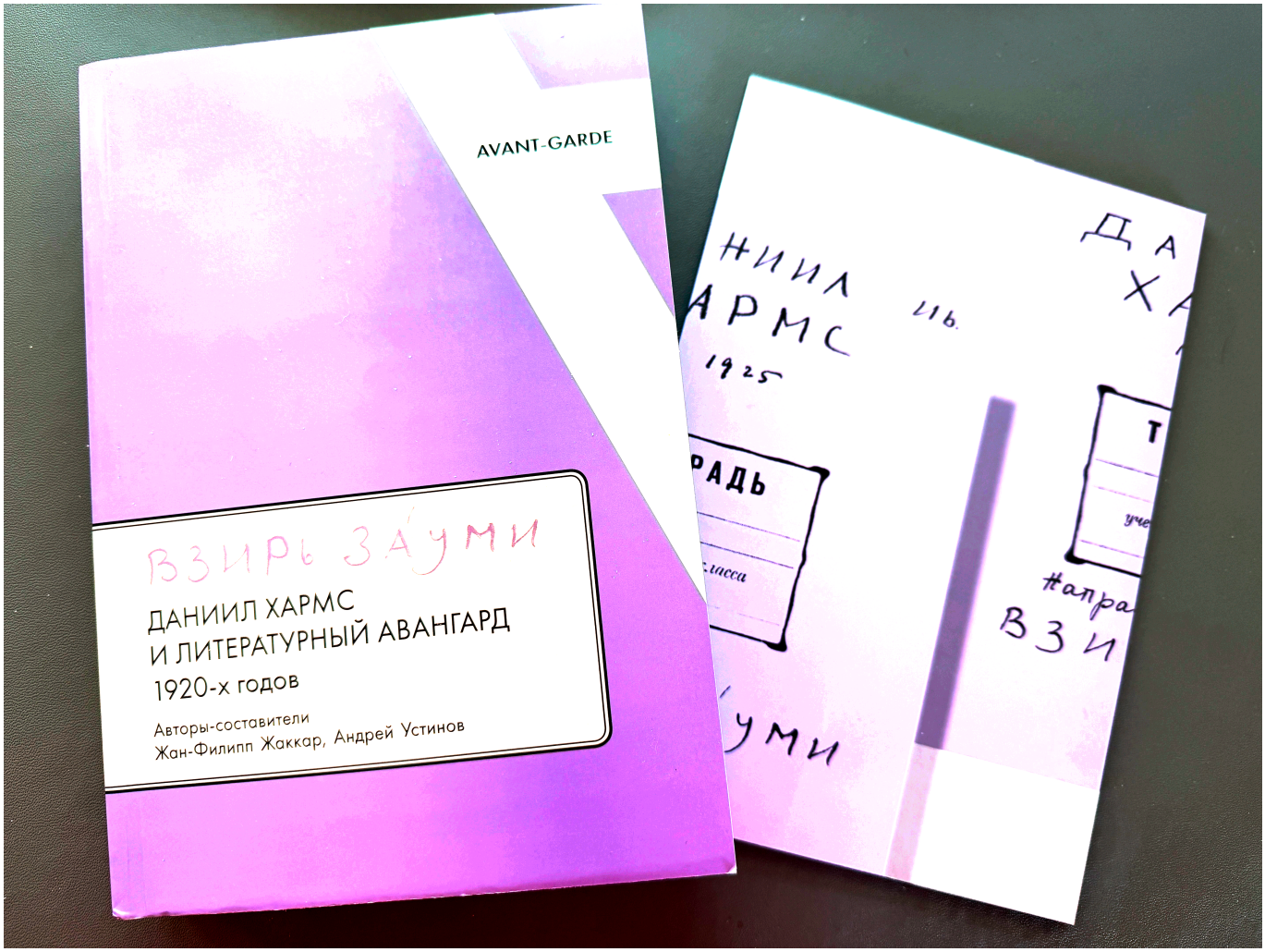
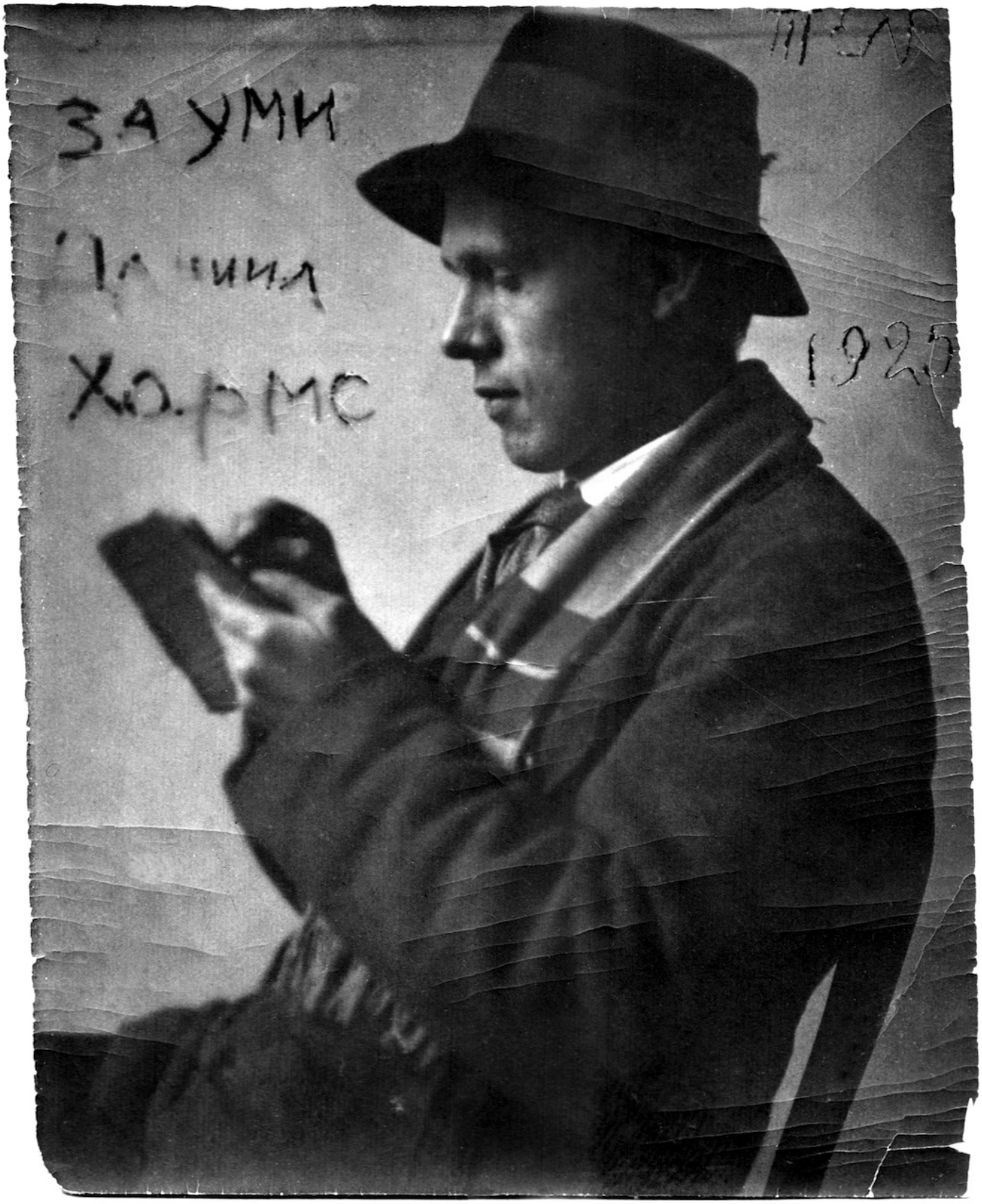


Photo © N. Sikorsky

Daniil Harms (Daniil Ivanovitch Youvatchev, 1905-1942) *n'a vécu que trente-sept ans, mais il est devenu l'une des figures les plus énigmatiques de la littérature russe du XXe siècle. Poète, prosateur, dramaturge et membre du groupe d'avant-garde OBERIOU, il a créé des textes absurdes, drôles et inquiétants, qui ont devancé leur époque de plusieurs décennies. De son vivant, il a très peu publié et a gagné sa vie principalement grâce à la littérature pour enfants, tandis que son œuvre « adulte » ne circulait que sous forme de manuscrits et dans des cercles d'amis. Arrêté et exilé de Leningrad en 1931, il a de nouveau été arrêté en août 1941, cette fois à la suite d'une dénonciation pour un « état d'esprit antisoviétique ». Craignant d'être fusillé, Harms a simulé un trouble mental et a été interné dans le service psychiatrique de la prison des*

Croix (Kresty), où il est mort pendant le siège de Leningrad, le 2 février 1942, vraisemblablement de faim. Les circonstances exactes de sa mort restent toutefois inconnues. Réhabilité en 1960, il n'a retrouvé ses lecteurs que plusieurs décennies après sa mort et est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains de l'avant-garde russe, dont les miniatures absurdes offrent aujourd'hui un reflet étonnamment juste d'une époque tragique.



« Vzir zaoumi » de Daniil Harms. Photographie de Harms offerte par lui à Gueorgui Matveïev. Au verso, cette dédicace : « Au cher poète Georges, mon ami, du Président du Vzir zaoumi, DaNiil Harms. 13 septembre 1925. »

Jean-Philippe, la première fois que je t'ai interviewé, c'était en 2008. Je te vouvoyais, je t'appelais « professeur » : c'est assez drôle à relire aujourd'hui. À l'époque, j'annonçais à mes lecteurs la traduction en russe de ton livre *Daniil Harms et la fin de l'avant-garde russe* (Saint-Pétersbourg, Akademitcheski Proekt, 1995). Aujourd'hui, notre entretien est motivé par la parution de *Le Regard du zaoum. Daniil Harms et l'avant-garde littéraire des années 1920*, que tu as écrit avec le chercheur russe Andreï Oustinov, trente ans après une première publication et à l'occasion du 120e anniversaire de la naissance de Daniil Iouvatchev. Le livre est paru à Saint-Pétersbourg aux Éditions de l'Université européenne, qui, semble-t-il, poursuit ses activités en Russie malgré la guerre contre l'Ukraine. Lors de notre entretien de juin 2022, tu m'avais dit croire aux « gens normaux ». Faut-il voir dans cette collaboration avec des collègues russes une manifestation de cette confiance ? Et quel impact la guerre a-t-elle eu sur votre projet ?

La guerre n'a pas eu d'impact sur notre projet, puisqu'il avait été conçu et lancé avant la guerre, puis s'est simplement prolongé pendant très longtemps, jusqu'à la parution du livre, précisément pour l'anniversaire de Daniil Harms.

Au départ, il avait même été conçu, de façon très égocentrique, pour célébrer le trentième anniversaire de notre première publication commune avec Oustinov, en 1991. C'était l'un des premiers exemples de collaboration entre un chercheur soviétique et un collègue occidental. À l'époque, nous avions publié des textes inédits de Harms dans le *Wiener Slawistischer Almanach* et, en 2021, nous avons décidé de célébrer cette victoire d'alors en rééditant cette publication, enrichie de tout ce qui avait été accompli depuis.

Puis il y a eu le Covid, ensuite la guerre. La sortie du livre n'a cessé d'être reportée, mais il a tout de même vu le jour. Et oui, nous l'avons réalisé avec les « gens normaux » de l'Université européenne, ce qui montre notre volonté de continuer à travailler avec des « gens normaux », ici comme là-bas.

Les gens « anormaux » sont beaucoup trop nombreux autour de nous, ici comme là-bas. Le fait que l'Université européenne de Saint-Pétersbourg fonctionne encore étonne même ses propres collaborateurs. Il y a eu des tentatives pour la fermer – sous prétexte de normes de sécurité incendie ; elle a perdu ses premiers locaux, mais a déménagé et poursuit son travail.

Dans votre texte introductif, Andreï Oustinov et toi écrivez que les archives de Harms conservées à la Maison Pouchkine étaient et restent inaccessibles, même aux chercheurs. Pourquoi ?

Parce que les archivistes les gardent jalousement. C'est un héritage de l'époque soviétique. En son temps, nous avons obtenu les textes dont nous avions besoin par contrebande : une personne bienveillante, aujourd'hui décédée, les a tout simplement photographiés pour nous.

Jean-Philippe Jaccard lors de l’inauguration du Musée de l’OBERIOU. Saint-Pétersbourg, le 12 décembre 2025.

On peut dire que le jubilé de Harms est marqué non seulement par votre livre, mais aussi par l’ouverture, à la fin de l’année dernière à Saint-Pétersbourg, du Musée de l’OBERIOU, installé dans l’ancien appartement du poète Alexandre Vvedenski, lui aussi arrêté en 1941 pour agitation contre-révolutionnaire et mort peu après. Certains pourraient voir dans l’ouverture de ce musée un nouvel acte d’hypocrisie : d’abord accuser les poètes de tous les péchés, les persécuter, puis les « immortaliser ». Tu ne partages pas ce point de vue ?

Non. Je pense qu’il s’agit plutôt du chaos culturel russe ordinaire, historique.

Je me souviens qu’il y a quelques années, avant la guerre, une enseignante a été licenciée parce qu’elle enseignait des poètes « interdits », autrement dit des auteurs autrefois réprimés : Vvedenski, Harms et d’autres. Et cela alors même que tous deux étaient publiés à de très grands tirages et qu’un théâtre situé non loin de cette école jouait *Elizaveta Bam* de Harms.

Par ailleurs, le Musée de l’OBERIOU est une initiative privée, non étatique. L’année dernière, un entrepreneur moscovite du nom Andreï Gnatiouk a racheté l’ancien appartement communautaire où vivait Vvedenski et a décidé d’y créer un musée. Et il l’a fait.

Venez au musée !

Je sais que tu étais présent à l’inauguration. C’était bien ?

C’était formidable !

Ce qui m’a le plus frappé, c’est de voir de mes propres yeux cette étrange pièce de Vvedenski, trapézoïdale, décrite autrefois comme une tombe par l’ami proche de Harms Iakov Drouskine, philosophe et musicologue, qui a sauvé les archives de Harms et de Vvendenski en plein blocus de Leningrad.

Voir cette étrange pièce était quelque chose d’extraordinaire.

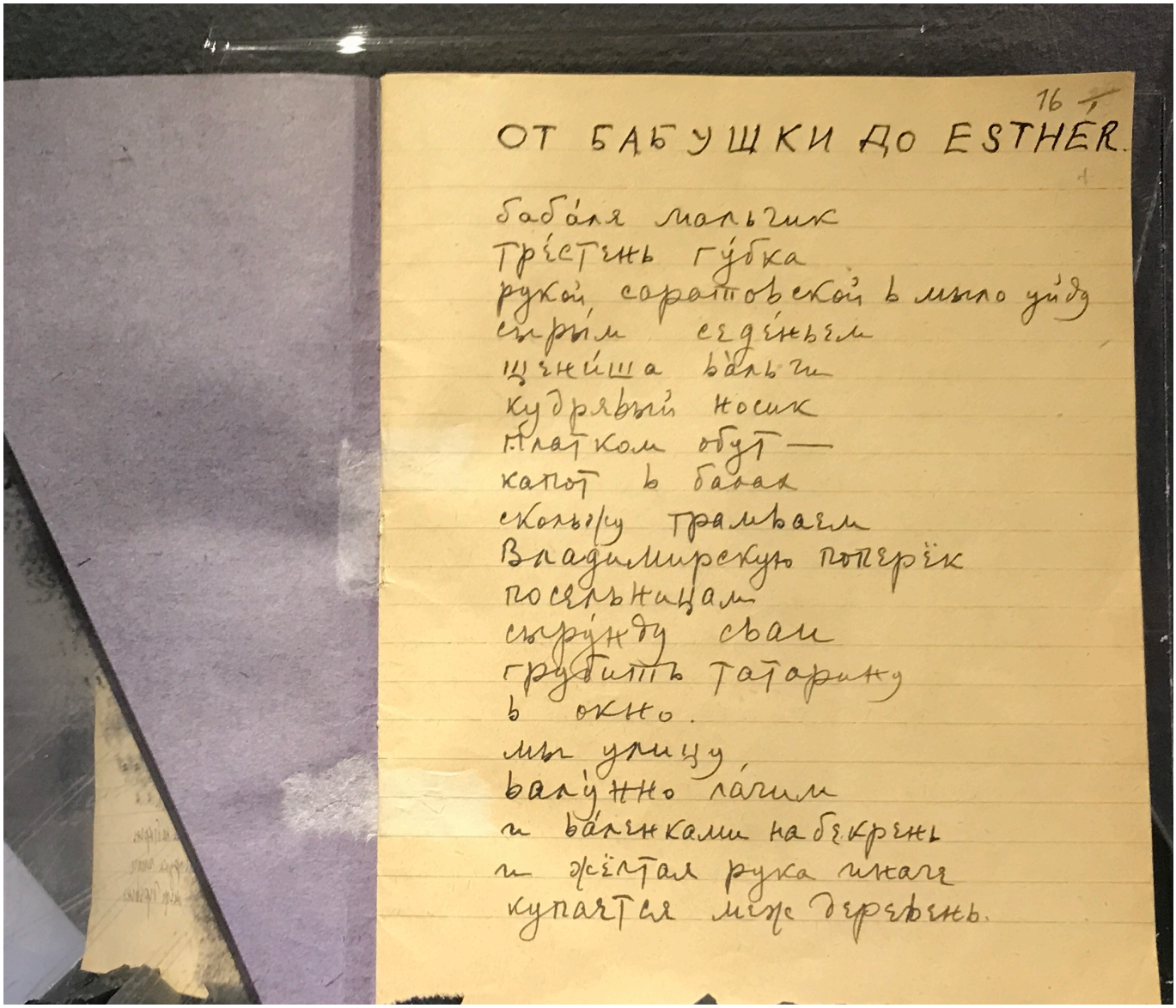
Comme dans tout appartement soviétique, surtout communautaire, la cuisine occupe une place centrale dans le musée. Globalement, on y trouve énormément de choses intéressantes : des éditions anciennes, des témoignages, des artefacts, une bibliothèque où l’on trouve aussi mon livre de 1995. On peut même y voir la dernière lettre d’Alexandre Vvedenski à sa mère, écrite peu avant sa mort.

L’ouverture du musée n’était que provisoire : le travail continue et ressemble à une véritable fouille archéologique. On a découvert sur un mur une empreinte de main située assez haut. À en juger par la hauteur, il pourrait s’agir de celle de Harms : dans ce groupe, il était le seul à être aussi grand. Tout cela est porté par de jeunes passionnés pleins d’énergie. L’une des principales porteuses du projet, Ioulia Senina, n’a même pas encore trente ans. Cela donne de l’espoir.

Au musée des obérioutes.

À qui le nouveau livre s’adresse-t-il ?

Aussi étrange que cela puisse paraître, à des lecteurs très différents, en raison de l’immense popularité de Daniil Harms. En cinq mois à peine, tout le tirage a été vendu, alors même qu’il s’agit d’un ouvrage assez coûteux, académique, abondamment illustré, comportant des fac-similés et un grand nombre de notes savantes. Mais personne n’est obligé de lire toutes les notes ! Beaucoup s’intéressent avant tout aux poèmes et aux textes originaux, dont le livre contient un grand nombre, certains publiés pour la première fois. Quant aux documents d’archives de cette époque, ils se lisent parfois comme un roman policier. Le milieu des années 1920 a constitué un moment décisif dans l’histoire de la culture russe, et les répressions qui commençaient alors annonçaient déjà ce qui allait suivre.



Le poème « De grand-mère à Esther », extrait du « Cahier violet », 1925.

Je pense que beaucoup de Russes aujourd’hui ignorent ce que signifie le mot « zaoume », qui figure pourtant sur la couverture du livre. Comment expliquer ce phénomène littéraire russe, manifestement difficile à traduire dans d’autres langues ?

En réalité, c’est assez simple à expliquer. Le mot a été créé dans les années 1910 pour désigner la poésie phonétique. Littéralement, il signifie « au-delà de la raison ». C’est une forme de pensée qui ne passe pas par l’esprit mais s’adresse directement aux émotions. La création d’un langage nouveau, purement poétique et phonétique, constitue l’équivalent, en littérature, du suprématisme ou de l’abstraction en peinture. Autrement dit, le *Carré noir* de Malevitch et la *zaoume* du futuriste Alekseï Kroutchenykh sont des phénomènes équivalents. Pour faire très court, la *zaoume* est une poésie abstraite, même si le concept s’est beaucoup élargi par la suite : dans les vers « transrationnels » de Harms, il y a peu de passages purement phonétiques, mais le rôle principal est dévolu au son et au rythme au détriment d’un sens rationnel.

La littérature, d’abord dans l’Empire russe, puis en URSS, et aujourd’hui de nouveau en Russie, a toujours joué un rôle particulier, un rôle politique. Ainsi, le mot « zaoume », qui ne désignait à l’origine rien d’autre que des poèmes étranges, est devenu dès la fin des années 1920, comme vous le rappelez dans votre livre, un synonyme de « contre-révolution ». Pourquoi ? Et pourquoi ce qui est différent, étrange ou incompréhensible est-il si souvent perçu comme une menace ?

L’art véritable est toujours un peu en avance sur son temps. Nous parlons d’« avant-garde » en utilisant un terme militaire. C’est d’ailleurs pour cette raison que Ionesco n’aimait pas ce mot. Il implique nécessairement l’existence d’une arrière-garde, laquelle représente de fait une tradition destinée à se scléroser. L’art authentique est toujours d’avant-garde ; il doit être en avance sur quelque chose, et il est donc inévitablement critiqué.

Dans la société, c’est la même chose. La première personne qui est sortie dans la rue en short suscitait la réprobation générale. Aujourd’hui, tout le monde porte des shorts. Dans l’art comme dans la vie, cela passe pour un comportement « révolutionnaire ». En réalité, ce n’est pas le cas.

Mais la situation en Russie soviétique à la fin des années 1920 était un peu différente. Tout se réduisait alors peu à peu à un seul canon autorisé : celui du futur « réalisme socialiste ». C’était une époque de lutte sur tous les fronts. La culture, et avec elle tous ces originaux, ces excentriques, étaient naturellement perçus comme une menace. En Occident, on n’allait pas jusqu’à éliminer physiquement les gens, mais les réactions étaient comparables : on débattait, on condamnait.

Принят в действ. члены Засед. Правления 28/I 1927. П. Лукницкий

Правление Ленинградского Отделения Всероссийского Союза Поэтов

Прошу принять меня в число членов Союза

О. Э. Мандельштам

24 янв 1927.

Demande d’admission d’Ossip Mandelstam à l’Union des poètes. Résolution : « Admis comme membre titulaire. Séance du Comité directeur du 28/I/1927. P. Louknitski. »

Un siècle exactement nous sépare aujourd'hui des événements décrits dans votre livre. Peut-on parler d'un retour en arrière de la Russie, de l'instauration d'un nouveau vieux canon ?

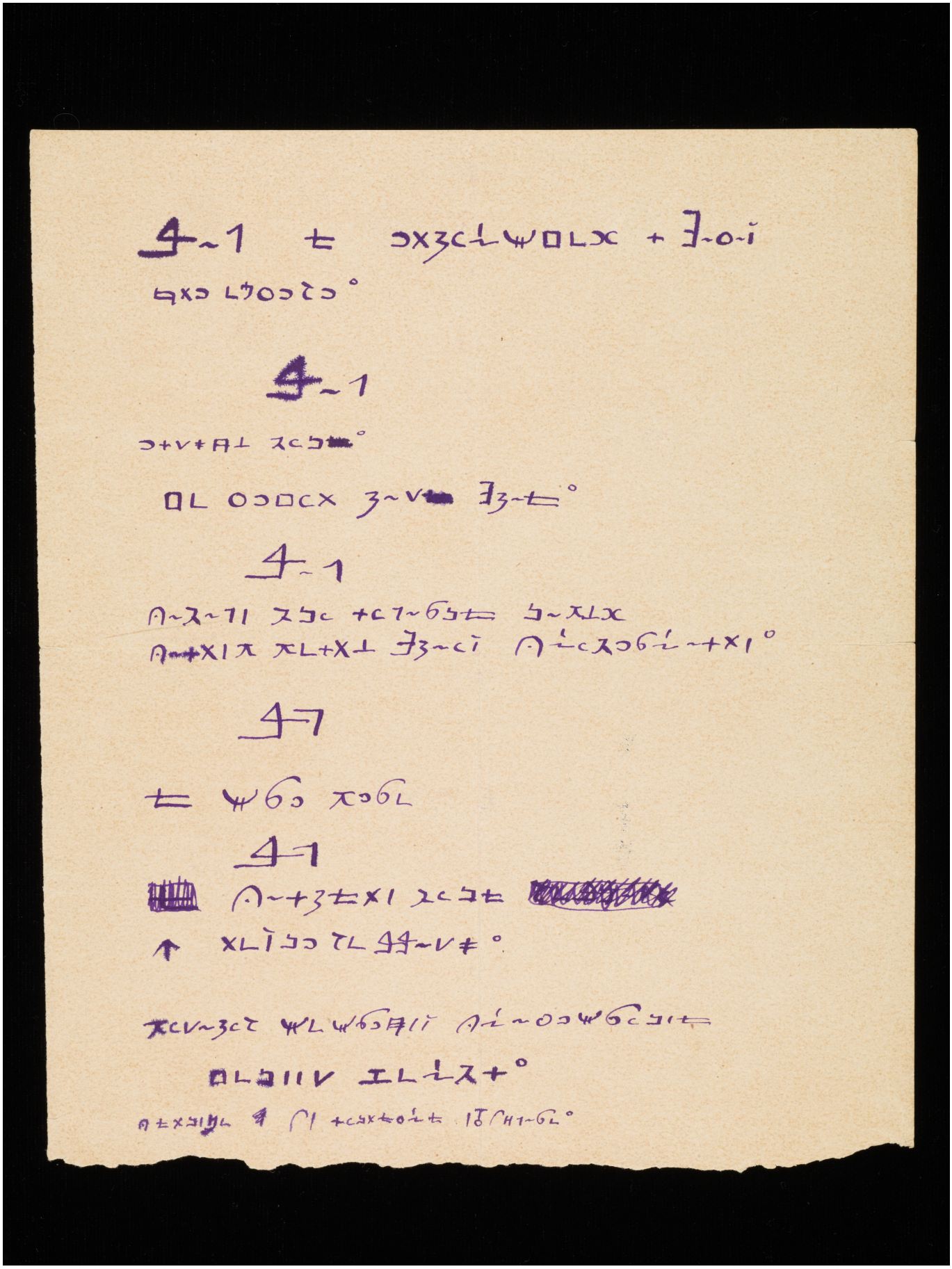
Je ne le pense pas. Le régime est tout de même différent. On peut parler d'un renforcement de la censure. Je me souviens, par exemple, de l'édition des mémoires de Pasolini dans laquelle des passages entiers avaient tout simplement été supprimés. Au début, cela paraissait presque ridicule ; ensuite, cela ne faisait plus rire du tout.

Mais il s'agit bien d'actes de censure et non d'un processus littéraire ou artistique visant à établir un canon esthétique. Pour l'instant, la censure et le pouvoir ne s'en prennent qu'à ceux qui sont visibles. Du moins pour l'instant ! Autrefois, dans les années trente, on éliminait physiquement même les milieux clandestins. La différence existe donc encore et ressemble plutôt à la situation dans les dernières années du régime soviétique. Encore une fois, pour l'instant. J'espère sincèrement que la situation ne se dégradera pas davantage.

À plusieurs reprises dans le livre apparaît la phrase allemande « Gott mach dass ich hier lernen weiter werde », qui signifie littéralement : « Mon Dieu, fais que je puisse continuer à étudier ici ». C'est ainsi que, le 9 juin 1925, Daniil Iouvatchov, le futur Harms, s'adresse à Dieu, craignant d'être exclu de l'Institut électrotechnique de Leningrad. Nous savons que sa prière n'a pas été exaucée. Mais ce qui m'intéresse est autre chose : pourquoi toi et Andreï Oustinov attirez-vous deux fois l'attention sur cette phrase ? Que nous apprend-elle sur Harms ?

Cette phrase est écrite l'année où commence notre livre, une année capitale pour Harms. C'est précisément en 1925 qu'il commence à écrire. Il étudie, il s'ennuie. On exagère souvent lorsqu'on parle de sa parfaite maîtrise de l'allemand : ses carnets de notes contiennent de nombreuses fautes dans cette langue.

Ce qui nous intéresse dans cette phrase, c'est son adresse à Dieu. Harms continuera à s'adresser à Dieu toute sa vie, en allemand, en russe, et ira même jusqu'à créer un alphabet spécial, une sorte de code destiné non seulement à ce type d'adresses à Dieu, mais aussi à noter certains aspects plus intimes de son existence. (À ce propos, une page de l'un de ses manuscrits est conservée à la Fondation Bodmer, à Genève.) L'année 1925 marque un tournant dans sa vie : il abandonne ses études, quitte l'institut technique, commence à rassembler les différentes forces de l'avant-garde de gauche, écrit de la poésie, se tourne vers Malevitch, et ainsi de suite.



Feuillet arraché à un carnet. Ainsi se présente la prière adressée à Dieu par Daniil Harms le 21 septembre 1928.

Il faut dire que d’autres textes de Harms, depuis sa correspondance jusqu’à ses demandes adressées à diverses administrations, contiennent eux aussi des

fautes de grammaire ou d'orthographe. Pourtant, ses poèmes, avec leurs références tantôt à la Bible, tantôt à Sophocle, révèlent un homme cultivé. Comment l'expliquer ? Et comment concilier cela avec les exigences de l'Union des poètes de Leningrad, où la maîtrise formelle de la langue occupait la première place ?

Je ne sais pas toujours comment interpréter certaines fautes de Daniil Harms : s'agit-il d'une plaisanterie ou d'une véritable erreur ? Je me souviens que lorsque son premier livre a paru en 1985, tout avait été corrigé conformément à la norme, y compris dans la poésie, ce qui a évidemment gommé l'originalité de Harms, tout ce qui faisait sa singularité. C'est un peu comme si l'on publiait Apollinaire en rétablissant partout la ponctuation. Il est clair que Harms avait un problème d'orthographe, mais il est clair aussi qu'il en jouait.

Les articles de presse reproduits dans votre livre reflètent admirablement à la fois l'atmosphère générale du pays et toute une série de phénomènes qui ont survécu à l'Union des poètes, à l'OBERIOU et même à l'Union soviétique. Je pense notamment à l'éternelle rivalité entre Saint-Pétersbourg/Leningrad et Moscou. Voici par exemple ce passage savoureux de la *Krasnaïa Gazeta* de novembre 1926 : « Il ne fait aucun doute que le niveau moyen de la poésie à Leningrad est nettement supérieur à celui de Moscou, que nos poètes prennent leur travail beaucoup plus au sérieux et avec davantage d'attention que les Moscovites. Cela vaut également pour les "grands" poètes : aucun des grands noms de Leningrad ne produit ce genre de travaux bâclés dont les "sommités" moscovites approvisionnent régulièrement les rédactions de Leningrad. Pour juger du niveau général de la culture poétique dans nos deux capitales, il suffit de comparer les recueils publiés cette année par les unions des poètes de Moscou et de Leningrad. » Comment peux-tu commenter cela ?

Oh ! J'attends patiemment qu'apparaisse enfin une étude consacrée à l'histoire de la rivalité entre les deux capitales. Ce serait un livre passionnant !

Toutes les différences historiques se manifestaient déjà très clairement à l'époque de l'avant-garde : à Moscou, il y avait le voyou Maïakovski ; à Petrograd, le distingué Mikhaïl Matiouchine et un univers graphique complètement différent. Cette opposition s'est poursuivie à l'époque soviétique. L'underground de Leningrad et celui de Moscou étaient des phénomènes profondément différents dans les années 1960–1980, même s'ils avaient bien entendu quelques points de contact. Mais à Léningrad, l'accent était mis sur la religion, l'Âge d'argent, la restauration d'une continuité culturelle, alors que Moscou était plutôt orientée sur le postmodernisme et d'autres courants en vogue en Occident.

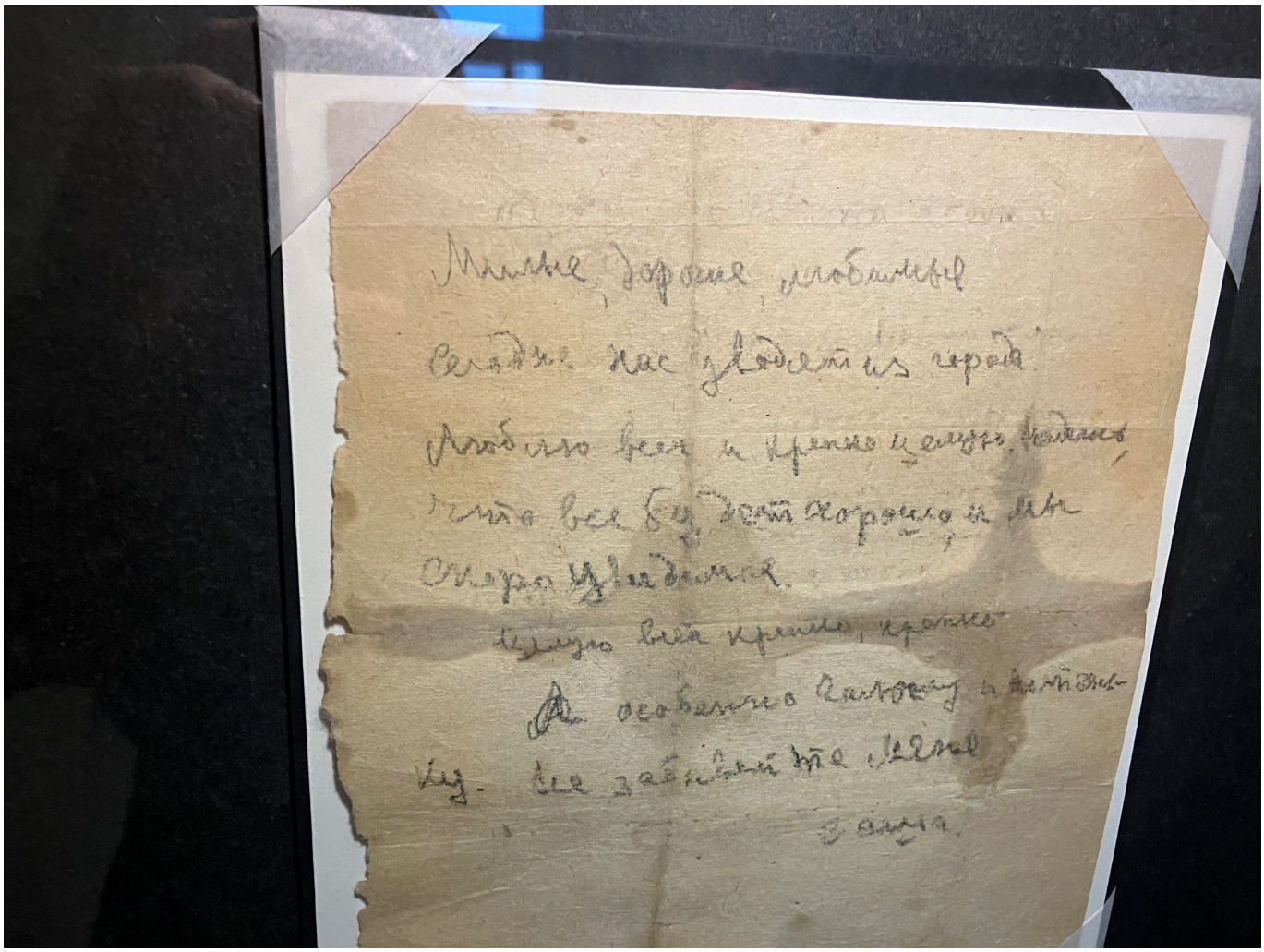
Il faut comprendre que dans les années vingt, les Léningradois devaient, dans une certaine mesure, se défendre, parce que tous les ennuis venaient de Moscou. Pensons au travail de Malevitch à la filiale léningradoise du GINKhOUK (Institut de la culture artistique), en complète contradiction avec les orientations très officielles du même institut à Moscou, qui travaillait au sein du Commissariat du Peuple, autrement dit du ministère de l'Instruction publique, même si celui-ci était dirigé par Lounatcharski. Malevitch en avait fait un espace libre où se retrouvaient toutes les forces de « de gauche » (soit d'avant-garde). Bien sûr, l'institut a été liquidé : en 1926, ce genre de liberté n'était déjà plus toléré. C'est précisément à ce moment-là que Harms commence à écrire.

Николай Заболоцкий. Шарж на Даниила Хармса. Конец 1920-х.

Votre livre contient également des documents extraordinaires, dont certains donnent véritablement des frissons. Je pense par exemple à cette demande d'admission à l'Union des poètes rédigée par Ossip Mandelstam le 27 janvier 1927 : une seule ligne, suivie quatre jours plus tard de la mention « admis ». Vous reproduisez ensuite la liste complète des membres de l'Union à la fin de l'année 1928 : soixante-deux noms. Dans un article consacré au cinquième anniversaire de l'organisation, ses auteurs se félicitent de l'« absence parmi les membres de toute forme d'esprit bohème », ce qui, écrivent-ils, « témoigne incontestablement de la bonne santé morale de l'Union ». Sais-tu combien de membres de cette organisation moralement si saine ont finalement eu la chance de mourir de leur mort naturelle ?

Je serais incapable de le dire avec précision. Andreï Oustinov le saurait certainement. Ce qui est évident, en revanche, c'est qu'on a « aidé » la majorité d'entre eux à mourir. Si nous avons publié cette liste – et c'est la première fois qu'elle paraît dans son intégralité –, c'est aussi pour inviter d'autres chercheurs à poursuivre le travail.

J’espère sincèrement qu’ils seront nombreux à prendre le relais. L’histoire culturelle de la Russie contient encore bien des pages « codées » qui attendent d’être déchiффrées.



Александр Введенский. Последнее письмо семье из Харькова. Бумага, 1941 г. Из коллекции Галеев-Галереи.

littérature russe du XX siècle

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/daniil-harms-entre-raison-et-zaoum*